

Recherches sociographiques



Michael POSNER, *Mordecai Richler, le dernier des francs-tireurs*, Montréal, XYZ Éditeur, 2005, 311 p. (Entretiens, traduction par Hélène Rioux.)

Elsbeth Tulloch

Volume 48, numéro 1, janvier–avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016258ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016258ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tulloch, E. (2007). Compte rendu de [Michael POSNER, *Mordecai Richler, le dernier des francs-tireurs*, Montréal, XYZ Éditeur, 2005, 311 p. (Entretiens, traduction par Hélène Rioux.)]. *Recherches sociographiques*, 48(1), 212–214. <https://doi.org/10.7202/016258ar>

Plusieurs écrivains ont laissé derrière eux des œuvres marquantes. Des ouvrages, tel celui de Fuks, donnent accès à la pensée juive tout en permettant de la comprendre et décrivent les efforts de l'historien-libraire David Rome pour préserver ces écrits, souvent présentés d'abord sous une forme éphémère, dans une série de publications parues çà et là au fil des ans. Ce dictionnaire biographique contient 429 entrées et tous les ouvrages des écrivains immigrants connus de Fuks s'y retrouvent. Même si plusieurs spécialistes savent que l'ouvrage original contient des erreurs et des omissions, Ancil a choisi, avec raison, de ne pas y apporter de corrections. Par contre, il ajoute plusieurs annexes des plus utiles : un glossaire de termes yiddish et hébreux, une liste très instructive de journaux et de revues canadiennes cités, mais qui n'existent plus, une liste de partis politiques et d'organisations auxquels les divers auteurs font référence, plusieurs tableaux statistiques et un index.

Aujourd'hui les Juifs canadiens ne parlent plus le yiddish ni l'hébreu, mais Ancil a quand même entrepris de montrer jusqu'à quel point ces langues étaient riches, prolifiques et imaginatives et, par l'entremise de leurs nombreux écrivains de l'époque, il nous permet de constater leur ouverture d'esprit et la profondeur de leur réflexion sur le monde juif de leurs contemporains. Ancil refuse que ces œuvres deviennent des artefacts connus de quelques intellectuels privilégiés ou qu'ils soient cachées dans d'obscures bibliothèques. Ayant choisi de les rafraîchir, de les contextualiser et de les étaler au grand jour, il les présente aux Québécois en disant : « Voici une partie de votre histoire nationale, non seulement devez-vous en prendre connaissance, vous devez être heureux de savoir qu'il existait jadis au Québec une culture florissante qui, d'une manière ou d'une autre, a touché chacun d'entre vous. » Des travaux comme ceux d'Ancil représentent un défi que les historiens doivent relever afin de comprendre la complexité et la richesse des diverses expériences ethniques canadiennes.

Gerald TULCHINSKY

*Department of History,
Queen's University.*

Michael POSNER, *Mordecai Richler, le dernier des francs-tireurs*, Montréal, XYZ Éditeur, 2005, 311 p. (Entretiens, traduction par Hélène Rioux.)

Décédé en 2001 après une carrière littéraire s'étalant sur près d'un demi-siècle, Mordecai Richler laisse une œuvre importante. Ce romancier anglo-montréalais occupe une place privilégiée dans les lettres canadiennes-anglaises, essentiellement pour ses romans sur la communauté juive de Saint-Urbain, quartier montréalais de son enfance. Satiriste polémiste cinglant, Richer était controversé dans sa communauté d'origine, mais également auprès de certains Québécois, cibles parmi d'autres de ses critiques sociales. Cette « biographie orale » de Michael Posner, journaliste et chroniqueur artistique au *Globe and Mail*, dresse un portrait humain et

nuancé de l'homme complexe qu'était Mordecai Richler. Pour les besoins de la recherche, Posner a interviewé 150 personnes et consulté la correspondance et les écrits de Mordecai Richler. Le livre ressemble à un documentaire cinématographique constitué d'entrevues entrecoupées, reliées parfois par des commentaires de Posner ou de citations puisées dans les archives de Richler.

Destinée principalement au grand public, cette biographie fait progresser les études richlériennes relativement minces jusque-là. La connaissance de l'histoire culturelle du Québec s'en trouve également enrichie. L'ouvrage est divisé en 16 chapitres relatant d'une façon plus ou moins linéaire le cheminement de l'écrivain, de l'enfance à la mort, sans oublier ses deux mariages. Un aperçu détaillé de la vie privée de Richler renforce en effet le lien entre les inventions et certains lieux, personnes et expériences réels. Ces révélations ainsi que la description de son parcours d'apprenti écrivain recèlent un intérêt particulier pour l'étude de la création littéraire. Le rôle primordial de première lectrice assumé par sa femme pour bon nombre de ses manuscrits ressort comme un élément central, peu connu jusque-là.

Les témoignages sur l'authenticité de certaines histoires puisées dans le bassin familial ou amical s'équilibrent assez bien. Certains louent la quête d'honnêteté de Richler de même que sa hantise de l'hypocrisie. D'autres l'accusent d'exagérer et même de mentir pour amplifier un effet dramatique, rendre une intrigue plus intéressante ou un personnage plus mémorable. Ce souci du contrepoint des témoignages critiques et admiratifs s'atténue quand s'impose la question épineuse de la représentation des Juifs ou des Québécois. Posner n'inclut que le rare commentaire direct d'un Juif en désaccord avec la représentation des Juifs dans certains romans de Richler. Il en va de même pour la représentation des Québécois, surtout des nationalistes, exprimée indirectement par le biographe à travers des citations extraites de sources secondaires. Posner n'a pas jugé nécessaire d'inclure des entrevues avec ceux qui critiquaient la représentation des nationalistes et de leurs politiques dans la non-fiction de Richler. Malgré l'inclusion essentielle de témoins qui affirment que Richler a été mal cité ou mal interprété par les critiques, l'ouvrage aurait gagné à présenter davantage de points de vue de témoins critiques québécois, entre autres, afin d'assurer un portrait plus complet de la controverse.

Axée sur les souvenirs personnels de proches ou de relations de Richler, la biographie ne scrute pas les contextes littéraire, culturel et historique de l'écrivain au-delà de ses relations amicales avec certains écrivains, poètes et réalisateurs cinématographiques. Ainsi, aucune analyse profonde n'étudie les rapports littéraires de Richler avec les auteurs juifs du Canada anglais ou des États-Unis, ou ses liens avec les écrivains satiriques du Québec. Il eût également été avantageux de présenter une liste formelle de tous les témoins, dates et lieux d'entrevues ainsi qu'une bibliographie des sources primaires et secondaires. La traduction française offre toutefois une liste complète des œuvres de Richler traduites en français. Un progrès par rapport à la version originale en anglais dans laquelle aucune liste ne figure. Cela dit, Posner a tout de même atteint l'objectif premier de son ouvrage – nous

aider à mieux « comprendre et... apprécier ce que [... Richler] a été et ce qu'il a réalisé » (p. 310).

Elsbeth TULLOCH

*Département des littératures,
Université Laval.*

Jacques CARDINAL, *La paix des Braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 207 p. (Documents.)

La littérature québécoise du XIX^e siècle est si mal connue et si peu étudiée qu'il faut d'entrée de jeu saluer l'entreprise de Jacques Cardinal, professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal. L'ouvrage critique qu'il consacre aux Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé (1863) a également le mérite d'offrir une lecture politique du roman, ce qui là encore s'avère une approche peu fréquentée du corpus romanesque québécois d'avant la Révolution tranquille. Comme il le précise en introduction, l'auteur se propose d'aborder ce grand classique des lettres canadiennes-françaises « comme un travail de réécriture de l'histoire de la Conquête ». « Le roman de Philippe Aubert de Gaspé apparaît bien dans cette perspective comme une machine de guerre (laquelle n'est cependant pas sans ambiguïté et ambivalence, comme on le verra), et non pas comme ce roman léger et divertissant, nostalgique de l'époque de la Nouvelle-France » (p. 15).

La perspective est originale et l'examen extrêmement détaillé. L'analyse suit l'intrigue pas à pas, ne néglige aucune scène, aucun détail, aucune digression (et l'on sait que sous la plume du conteur qu'était de Gaspé, elles sont nombreuses). C'est peut-être d'ailleurs davantage dans l'interprétation de ces digressions et divertissements qui ont fait la réputation de l'auteur, plutôt que dans la relecture de scènes plus manifestement politiques (bataille des plaines d'Abraham, etc.), que le travail herméneutique de Cardinal s'impose avec le plus de force et de pertinence. À titre d'exemple, je retiendrai l'une de ces digressions célèbres qui a trait à l'histoire de la Corriveau et des sorciers de l'île d'Orléans que raconte José, l'homme de confiance des d'Haberville. Au-delà du caractère divertissant (et édifiant) du récit, qui met en scène la prégnance des superstitions et des croyances populaires dans la société québécoise du XIX^e siècle, le critique distingue tapi derrière l'écoute distanciée et critique de Jules et d'Arché le difficile travail de construction d'une mémoire collective qui se refuse à affronter les morts et les défaites qui la hantent. « Ce qui se joue ainsi sur la scène de la petite histoire – celle de la Corriveau – n'est donc pas, du point de vue du phénomène de la revenance et de la hantise, sans avoir quelque incidence sur l'Histoire et la politique. En cela, il semble que le récit – à travers la figure même de la Corriveau – soit aussi une façon d'exorciser un fantôme qui, dans ce contexte, évoque la défaite des plaines d'Abraham, dans la